

Pet Milk

AUJOURD'HUI, je me suis préparé un café soluble avec du Pet Milk¹ que j'ai regardé se répandre comme de la neige. Ce n'est pas que j'apprécie particulièrement son goût mais j'aime le voir tourbillonner dans le café. En réalité, ce que je préfère c'est utiliser l'ouvre-boîtes. L'aspect de la boîte de Pet Milk ne laisse aucun doute quant à sa fonction — compacte, sans rebord, sa forme même suggère qu'elle pourrait condenser le lait sans difficulté. L'ouvre-boîtes mord nettement la partie supérieure, et un liquide épais, d'une apparence et d'une viscosité différentes de celles du lait, s'échappe de l'empreinte triangulaire. Le Pet Milk n'est pas du *vrai* lait. Pour commencer, sa couleur n'est pas la même. Elle a quelque chose qui rappelle le passé comme le vieil ivoire. Ma grand-mère en versait toujours dans son café. Quand des camarades passaient à la maison pour s'asseoir autour de la table de la cuisine, elle leur demandait toujours : « Prenez-vous le café avec de la crème et du sucre ? » La crème, c'était du Pet Milk.

Sur cette même table se trouvait un poste de radio en

1. Marque américaine de lait concentré.

plastique jaune que ma grand-mère réglait habituellement sur une station qui diffusait des polkas, bien qu'il lui arrivât parfois de manquer de peu la bonne fréquence et d'écouter une station grecque, espagnole ou encore ukrainienne. A Chicago où nous vivions, tous les pays incompatibles d'Europe se trouvaient compressés à l'extrémité droite du cadran. Elle semblait ne pas s'en apercevoir tant qu'elle n'entendait pas parler anglais. La radio fonctionnait continuellement, réglée à bas volume. La partie supérieure du poste était gauchie et sa couleur tournait à l'ambre du côté où se trouvaient les lampes. Je me rappelle le son de cette radio les après-midi d'hiver après l'école quand, assis à la table de ma grand-mère, j'observais le Pet Milk tourbillonner en nuages dans le café fumant, tout en apercevant, par la fenêtre, le ciel faire la même chose au-dessus du dépôt de chemin de fer, de l'autre côté de la rue.

Je me souviens aussi avoir revu, beaucoup plus tard, le même ciel tourbillonnant dans de minuscules verres à liqueur remplis d'un cocktail dénommé King Alphonse : les volutes de la crème de cacao, montant par explosions successives, y faisaient fleurir des nuages comme sortis d'un kaléidoscope à travers les couches d'une crème épaisse. C'était au Pilsen, un petit restaurant tchèque dans lequel Kate, ma petite amie, et moi nous rendions parfois le soir. C'était notre première année après la sortie de l'Université et nous étions encore stupéfaits d'avoir déniché de vrais emplois — autre chose que serveur ou pompiste comme quand nous étions étudiants. J'étais

chargé, dans une banque, de vérifier les références des emprunteurs. Kate occupait un poste d'un niveau légèrement supérieur à celui de dactylographe chez Hornblower & Weeks, une société d'investissement bien connue. Les films destinés à la formation du personnel de ma banque insistaient sur l'importance de l'apparence vestimentaire, d'une présentation nette et soignée, même pour des employés qui, comme moi, travaillaient au téléphone dans les bureaux du sous-sol. La firme de Kate donnait aussi des directives similaires — les jupes, par exemple, devaient couvrir les genoux. Elle avait des genoux charmants.

Kate et moi nous retrouvions parfois au Pilsen après le travail, habillés comme nous l'étions au bureau, chacun ayant une certaine conscience de son élégance, comme si nous étions des imposteurs vêtus d'un déguisement. La salle du restaurant était meublée de petites tables rondes en chêne et nous avions l'habitude de nous asseoir dans un coin, sous un tableau intitulé « Musiciens des rues à Prague » et d'y parler de nos plans d'avenir comme s'il s'agissait d'issues de secours. Elle envisageait d'aller enseigner dans une école primaire en Europe et je voulais présenter ma candidature aux *Peace Corps*. Évoquer nos projets nous faisait rire et nous rapprochait mais, d'une façon ou d'une autre, nous empêchait aussi d'accorder à notre relation une importance autre que temporaire. C'était vraiment la première fois qu'il m'arrivait d'éprouver l'absence de quelqu'un dont j'étais encore si proche.

Les serveurs du Pilsen portaient une courte veste noire sur un long tablier blanc. C'étaient des hommes âgés venus du Pays. Nous étions des clients assez réguliers pour avoir notre serveur attiré, Rudi, un nom qu'il prononçait en roulant le « R ». Rudi ôtait les arêtes de nos truites, assaisonnait nos salades et, à la fin du repas, apportait du bar la bouteille de crème de cacao avec deux verres à liqueur et une petite cruche de crème épaisse afin de préparer les King Alphonse à notre table. Nous l'observions remplir à moitié nos verres de liqueur brune et sirupeuse, puis tenter de déposer soigneusement par-dessus une couche de crème. S'il ne parvenait pas à faire flotter la crème, nous n'avions pas à payer le cocktail.

« A propos, Rudi, qui était King Alphonse ? » lui demandais-je parfois, tâchant de le déconcentrer et, si cela ne marchait pas, j'imprimais du pied un tremblement à notre table, de façon à faire remuer imperceptiblement le verre pendant qu'il versait la crème. Nous parvenions généralement à boire un verre sur le compte de la maison. Rudi savait ce que je faisais. C'est même lui qui avait eu l'idée de servir les King Alphonse à notre table et suggéré le truc de la faire vibrer. Je pense que cela lui faisait plaisir bien qu'il semblât préoccupé par la façon dont j'écarquillais les yeux pour mieux observer les formes à l'intérieur du verre à liqueur. « Ce n'est pas un microscope, disait-il, buvez ! »

Il nous aimait bien et nous lui laissions un pourboire. C'était bon d'être là et de pouvoir nous offrir un repas.

Kate et moi avions convenu de nous retrouver au Pilsen pour un dîner célébrant mon vingt-deuxième anniversaire. C'était en mai et il faisait anormalement chaud. J'avais desserré mon nœud de cravate. Avant même d'avoir consulté le menu, nous avons commandé une bouteille de Mumm's et une douzaine d'huîtres chacun. Rudi nous fit une remarque malicieuse en nous servant les huîtres sur des plateaux garnis d'un lit de glace. Elles venaient juste d'être ouvertes et l'on pouvait respirer leur effluve marin. J'avais déjà entendu des blagues sur les vertus aphrodisiaques des huîtres mais considérais cela comme un mythe — le genre d'idée qu'ils ont encore au Pays.

Nous avons pressé nos citrons et ajouté de petits morceaux de raifort, puis avons fait glisser les huîtres dans nos bouches avant de rincer les coquilles avec du champagne pour en boire le jus frais et salé. Assis à la table voisine, un couple rougeaud nous observait avec la répugnance qu'inspirent souvent les mangeurs d'huîtres dans le Midwest. Nous avons fini de les engloutir en riant. J'étais déjà un peu éméché, ayant bu trop vite, et commençais à me sentir empli d'une énergie euphorique et lancinante. Kate leva une coquille pleine à ras bord pour porter un toast :

— Aux *Peace Corps*!

— A l'Europe! répondis-je, et nous fîmes tinter nos coquilles.

Elle toucha mon verre avec le sien en murmurant :

— Joyeux anniversaire! et soudainement, se pencha par-dessus la table pour m'embrasser.

Elle était toute rouge quand elle se rassit. J'aperçus alors son visage se refléter dans la vitre qui protégeait « Musiciens des rues à Prague ». J'avais toujours aimé la contempler ainsi par le biais de miroirs ou de fenêtres. Les reflets de sa beauté m'avaient toujours surpris. Je lui avais avoué cela un jour, et elle avait semblé éluder le compliment en me disant : « C'est parce que tu sais t'y prendre pour trouver ce que tu cherches », comme si c'était un secret sur lequel j'avais trébuché. Mais cette fois, voir son image voltiger comme un fantôme sur une Prague imaginaire, c'était contempler un futur d'où elle aurait disparu. Je savais ne devoir jamais en rencontrer une autre qui me soit plus belle.

Nous avions réglé son compte à la bouteille de champagne et restions assis, les doigts entrelacés au-dessus de la table. Je transpirais. Je pouvais ressentir sa propre chaleur à travers sa jupe, sous la table où nos jambes se touchaient. Nous n'avions pas encore commandé le dîner. J'ai laissé de l'argent sur la table et nous nous sommes dirigés vers la sortie d'un pas mal assuré, appuyés l'un contre l'autre.

— Rudi comprendra, dis-je.

Dans la rue, la lumière était aveuglante. Un soleil rougeoyant aux rayons obliques rasait la cime des plus hauts buildings. J'enlevai ma veste pour la jeter par-dessus mon épaule. Nous nous arrêtâmes dans l'embrasure de la porte d'un magasin de chaussures pour nous embrasser.

— Allons quelque part, dit-elle.

Ma chambre était la plus proche mais le camarade avec

qui je la partageais devait déjà être rentré. Kate habitait Evanston, dans le nord. Cela nous sembla bien loin.

Nous coupâmes par une rue latérale, passant devant une caserne de pompiers pour aboutir à un petit parc dont le portail était déjà fermé. J'ai serré Kate dans mes bras contre la haute grille en fer. Nous pouvions sentir l'odeur des lilas provenant d'un buisson juste derrière la clôture. Alors que je sautai pour saisir la branche qui nous surplombait, la manche de ma chemise se déchira à une pointe de la grille, et une pluie de pétales tomba sur nous quand je relâchai le rameau.

Nos pas nous conduisirent vers le métro. La période de pointe s'achevait; nous avons dû sauter dans le dernier express se dirigeant vers Evanston. Après s'être élevé du tunnel jusqu'au sommet de la voie aérienne, le train roulerait sans arrêt jusqu'à Howard, terminus de la ligne. Tous les sièges côte à côte étant occupés, nous nous tenions debout, chancelants, à l'avant du wagon, à côté d'une cabine de service vide. Nous forçâmes la serrure pour nous y introduire et je fis claquer la porte derrière moi.

Poursuivant sa route vers le nord dans un bruit de ferraille, le train se balançait et cahotait. Nos corps s'efforçaient d'en suivre le rythme pendant que nous nous embrassions. Le soleil avait cuivré les vitres du côté du train où nous nous trouvions. J'avais relevé sa jupe au-dessus des genoux, l'avais remontée encore plus haut pour que le soleil illumine entièrement ses cuisses, et l'avait enfin enroulée autour de sa taille. Elle ne cessait de

m'embrasser, jouant des hanches pour nous faire épouser chaque secousse du train.

Nous passions à toute vitesse devant des murs de briques roussies, des fenêtres grises, des appentis dont le soleil soulignait la silhouette à l'arrière des immeubles, des toits et des cimes d'arbres — le paysage du *El* tel que je l'avais mémorisé à travers les vitres du métro pendant toute une vie d'aller et retour : l'enseigne en forme de pied du pédicure devant Fillerton ; les banderoles resplendissantes de Wrigley Field à Addison ; les sigles TRANSIENT WELCOME sur les murs écaillés d'anciens hôtels ; des affiches déchirées et souillées de graffiti ; le vieux cimetière juste devant l'Avenue Wilson. Sans même regarder, je savais presque exactement où nous nous trouvions. A l'intérieur de la cabine, nos souffles courts couvraient le fracas des roues sur les rails. J'essayais de ralentir, de prolonger tout cela, et quand elle me couvrit la bouche de sa main, j'ai tourné la tête pour regarder par la fenêtre.

L'express était en train de freiner légèrement, diminuant un peu sa vitesse comme chaque fois qu'il traversait une station. Je pouvais voir le long du quai en bois des visages flous nous regarder passer — hommes d'affaire levant la tête de leurs journaux pliés, femmes agrippant leur sac à main ou à provisions. Je pouvais lire l'expression de chaque visage, comme figée quand nous apparaissions l'espace d'un éclair. Un lycéen en manches de chemise, seize ans peut-être, des livres serrés sous le bras et fumant une cigarette, nous aperçut et, juste avant que son visage

ne s'efface, un large sourire lui découvrit les dents alors qu'il ébauchait un signe de la main dans notre direction. Quand il eut disparu, je me tournai vers Kate, oubliant tout — les stations traversées, le ciel incandescent et même la sensation qu'elle puisse me manquer — mais je ne pouvais me défaire de la vision du gamin. C'était comme si je me tenais debout sur ce quai, avec mes livres d'école et une clope au bec, au cours de l'un de ces innombrables et interminables après-midi après les cours, quand je me trouvais pour ainsi dire hors du temps, attendant tout simplement un train, et il me revint combien j'aurais alors aimé voir des gens comme nous filer sous mes yeux.